

La figure de Satan dans *Sous le soleil de Satan* : une ambiguïté et une complexité fondamentales, par Juan Asensio

La constatation d'une évolution romanesque du personnage du diable est devenue, au sujet de l'œuvre de Bernanos, une espèce de lieu commun de la recherche universitaire. Ainsi, parmi d'autres, Brian T. Fitch a-t-il pu écrire que : « *Dans son premier roman, Bernanos ne laisse subsister aucun doute quant à l'identité du maquignon : c'est le Diable lui-même* », alors que dans « *Monsieur Ouine, le mal est devenu plus diffus, dispersé [...]* ». ¹. Cette évolution dans le traitement romanesque du personnage du diable, qui certes est difficilement réfutable, a pu cependant laisser une étrange impression dans l'esprit de certains chercheurs, au point même qu'il leur a fallu avouer la difficulté d'une analyse de la figure du diable dans ses différentes manifestations, et ce *au sein même du premier roman de Georges Bernanos*, difficulté qui n'est jamais plus patente que dans le travail d'un Van Santen ² par exemple qui, bien maladroitement il faut le remarquer avec Bernard Vernières ³, affirme qu'il y a deux Satan. Les pages qui suivent, tout en rappelant que la figure bernanosienne de Satan est à l'évidence héritée de la tradition chrétienne au sens le plus large de ces termes, vont tenter d'exposer plusieurs caractéristiques qui, à notre sens, complexifient la vision traditionnelle du personnage du démon tel que Bernanos l'expose.

1. UN SATAN CONFORME A LA TRADITION CHRÉTIENNE MAIS TOUTEFOIS ORIGINAL.

Conforme à l'enseignement de la Bible...

Ce premier développement ne nécessitera pas une étude approfondie, du reste longuement entreprise par le travail de J. P. van Santen, auquel nous sommes bien sûr redevables. C'est presque devenu une banalité de rappeler que, en effet, le personnage de Satan, tel qu'il apparaît dans le premier roman de Bernanos, est conforme aux caractéristiques que lui donnent les Écritures saintes de la tradition chrétienne, et ce, au moins au travers de quelques points essentiels. Tout d'abord, Satan est bien, dans notre roman, cet adversaire surnaturel de Dieu et des Hommes qu'il est dans la Bible. L'étymologie hébraïque du mot « *Satan* » nous renseigne déjà : « *Satan* », ou plutôt, « *le satan* » – puisque ce mot n'est encore que simple nom commun, avant de devenir nom propre –, c'est « *l'adversaire* ». Dans le premier roman de Bernanos, Satan est bien « *l'adversaire* » ou encore « *l'ennemi* » (I, 176), celui qui se dresse « *entre Dieu et l'homme* » (257), celui auquel est conféré un pouvoir immense de destruction puisque, à Satan, « *Dieu s'est livré pour un temps* » (*Id.*). Satan est l'Adversaire premier, originel et surnaturel ; cette qualité nous est sans cesse rappelée par Bernanos, pour lequel le démon est cet Ange splendide qui osa braver l'autorité de Dieu, qui osa en refuser l'amour : Satan est ainsi « *l'ennemi puissant et vil [...] l'étoile reniée du matin : Lucifer* » (235) ⁴. Il est encore « *ce vieux rebelle* », « *avili, foulé, répandu à terre comme une lie, écrasé d'un poids immense, brûlé de tous les feux invisibles, repris à la pointe du glaive, encore percé, tronçonné, son dernier grincement couvert par le cri terrible des anges* » (246). Satan est l'Ange rebelle, comme il est l'Adversaire, l'Ennemi ou le « *bourreau* » (257 et 267).

Que le *Soleil de Satan* ne nous présente aucun enseignement rigoureux sur l'Enfer, cela est évident ⁵. Cependant, également évident est le fait de dire que l'Enfer est présent symboliquement dans ce roman, comme Max Milner a pu le montrer à propos des images de chute qu'utilise Bernanos, images d'un vertige infernal auxquelles nous pourrions ajouter celles du cercle ou de l'enfermement démoniaques (cf. I, 166) ⁶. Nous n'insistons pas sur ce point mais faisons simplement remarquer que, conformément, une fois encore, aux Écritures, Satan est le maître des Enfers car il est le maître de la Mort ⁷. Nous voyons cette qualité exposée dans la scène où Satan se joue grotesquement de Donissan, au moment où ce dernier lève au ciel le petit mort qu'il tient à bout de bras. Nous le voyons encore par les termes qu'utilise Bernanos pour décrire l'action de Satan en ce monde : ainsi dévore-t-il Dieu ; ainsi encore, Satan « *depuis des siècles* » met-il « *le peuple humain* » « *sous le pressoir* » afin que son « *sang* » soit « *exprimé à flots* », afin que « *la plus petite parcelle de la chair divine soit de l'affreux bourreau l'assouvissement* » (257). Quelques pages plus loin, Satan est un meurtrier, dont l'action s'exprime, une fois de plus, par l'image de la dévoration ⁸ : « *pour quelques misérables qu'il dévore vifs* », nous dit Bernanos, « *que d'autres sont déjà froids* », que d'autres « *ne sont même plus des morts* » (262).

Satan est l'Adversaire, il est le père de la Mort et le Maître des Enfers. Pour Bernanos comme pour la Bible, Satan est également le père du Mensonge, auquel Dieu, selon l'écrivain, « *n'a laissé pour défense qu'un*

unique et monotone mensonge... » (I, 246). C'est dans le langage, dans la parole que Bernanos perçoit le plus évidemment ce mensonge satanique : Satan est ainsi le Maître du langage, mais seulement d'un langage mensonger et trompeur. Le démon n'est-il d'ailleurs pas nommé « *suborneur subtil, avec sa langue dorée* » ; n'est-il pas écrit encore que « *sur ses lèvres, les mots familiers prennent le sens qu'il lui plaît, et les plus beaux nous égarent mieux* » (307) ? En faisant de Satan le Père du Mensonge, en le faisant donc parler, il semble que Bernanos soit redevable d'une longue tradition littéraire – romanesque tout autant que poétique ou patristique – qui nous présente le diable comme un être avec lequel parler⁹. Bien sûr, on ne peut ici s'empêcher de songer aux paroles de *L'Évangile selon Jean* (en VIII, 44), lesquelles nous offrent le visage d'un Adversaire dont le mensonge est consubstantiel à l'« être » : « Il [...] n'était pas établi dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui : quand il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, parce qu'il est menteur et père du mensonge ».

Dernière figure étudiée, laquelle présente une parenté évidente avec la précédente, évoquons ici la contrefaçon diabolique, ou l'art qu'a le Diable de se faire passer pour ce qu'il n'est ni ne pourra jamais être¹⁰. Ainsi le maquignon se fait-il passer, aux yeux de Donissan, pour un « *rude Samaritain* » (I, 171). Ainsi encore Satan n'est-il qu'une « *fausse Aurore* », un ange de lumière – « *Lucifer* »¹¹ – perverti et trompeur (235). Ainsi encore fait-il croire qu'il est Dieu, aussi « *efficace [et] puissant* » (267) que Lui, tandis que sa joie elle-même ne peut qu'être taxée de la plus grande méfiance, puisqu'elle aussi est fausse, et mauvaise, et destructrice – « *Si loin qu'il pousse la ressemblance de Dieu, aucune joie ne saurait procéder de lui* » –, fausse puisqu'elle ne fait qu'imiter la joie de Dieu et qu'elle n'est qu'« *une paix muette [et] solitaire* », destructrice et mauvaise car elle est synonyme d'enfermement et de dérégulation : la joie de Satan ne sera donc que « *la délectation du néant* » (213). Ailleurs, Bernanos parle de « *l'incompréhensible joie de Satan* » (255). De la même façon, c'est à son tour la souffrance de Satan qui est fausse et qui en rien ne peut être comparée à la souffrance juste du saint ou du pécheur, laquelle constitue, nous dit Bernanos, « *notre part commune avec [le Christ], le signe de notre élection* » (307), tandis que la douleur de Satan « *est stérile* », elle qui ne peut pas même être comparée avec le « *secret* » du « *plus vil des hommes* », le secret « *de la souffrance efficace, purificatrice...* » (308). Nous pouvons rapprocher ces phrases de celles du Péguy du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, pour lequel existe deux souffrances, l'une, « *qui peut servir* », qui est « *sœur de la souffrance de Jésus-Christ* » ; l'autre, « *qui ne sert pas, qui ne sert éternellement pas* » qui est « *toujours vaine, vide, qui est creuse* », qui est la souffrance de l'Enfer¹².

...et cependant ambigu

L'incompréhensibilité de Satan

L'ambiguïté de la figure bernanosienne de Satan provient du fait qu'elle puise à plusieurs sources qui, si elles appartiennent toutes à la tradition judéo-chrétienne au sens le plus large de cette expression, ne se réfèrent toutefois pas explicitement aux écritures saintes. Il n'est ainsi guère étonnant de constater qu'aux yeux de Bernanos, Satan demeure un mystère. Deux influences peuvent ici être rappelées : celle tout d'abord, évidente, de la Bible¹³ ; celle ensuite de Léon Bloy, qui n'a pas été assez relevée. Dans l'un de ses premiers ouvrages, *Le Révélateur du Globe*, nous pouvons lire cet intéressant passage quant à l'impossibilité pour l'homme de se représenter clairement la figure du diable : « *La notion du Diable est, de toutes les choses modernes, celle qui manque le plus de profondeur, à force d'être devenue littéraire. A coup sûr, le Démon de la plupart des poètes n'épouvanterait pas même des enfants. [...] Mais le vrai Satan qu'on ne connaît plus [...], celui-là est si monstrueux que, s'il était permis à cet Esclave de se montrer tel qu'il est – dans la nudité surnaturelle du Non-Amour –, la race humaine et l'animalité toute entière ne pousserait qu'un cri et tomberait morte...* »¹⁴. Pour Bernanos, nul doute quant à la certitude qu'une telle vision serait impossible pour les hommes, même si certains de ses saints en paraissent mystérieusement favorisés¹⁵. Quoi qu'il en soit, le vocabulaire bernanosien atteste, à propos de Satan, la certitude du mystère surnaturel que celui-ci représente. A son sujet, il parle ainsi d'« *incompréhensible ennemi des âmes* » (I, 235) ; il affirme encore que « *rien ne saurait [lui] être comparé* » (257), et ailleurs, qu'il n'est point « *permis à des yeux humains d'entrevoir l'ange rebelle* » (259) dans une curieuse évocation de l'interdit fait à Moïse par Dieu. On remarque dans ces deux derniers exemples l'usage de négations, de même que l'usage d'un tour bernanosien qu'on pourrait qualifier de définition par défaut, ou même d'*apophatisme*¹⁶. Dieu, tout comme le diable, ne peut être directement représenté ni saisi, d'où le détour par la négation et par le balancement « *ce n'est pas ... mais c'est plutôt* ». Le point intéressant et original est donc de constater que cette écriture apophatique de Bernanos n'est pas exclusivement réservée à Dieu ; il y a ainsi une volonté évidente, chez le romancier, de tenter de donner corps, de prêter figure au diable, sur laquelle nous reviendrons. Il y a aussi, de même, comme nous l'avons remarqué à propos de Léon Bloy, une volonté polémique et apologétique

d'arracher Satan à la banalité dans laquelle une longue tradition littéraire et iconographique l'a relégué, comme en témoigne encore cette phrase : « vos diableries sont à la mesure de vos nerfs fragiles, de vos précieuses cervelles, et le Satan de votre étrange rituaire n'est que votre propre image déformée [...] » (153).

¹ Brian T. Fitch, *Dimensions et Structures chez Bernanos Essai de méthode critique* (Paris, Minard Lettres Modernes, « Situation » n° 18, 1969), p. 115.

² J. P. Van Santen, *L'Essence du Mal dans l'Oeuvre de Bernanos* (Leyde, Presses Universitaires de Leyde, 1975).

³ Bernard Vernières, *Bernanos ou l'aventure humaine dans Sous le soleil de Satan* (Paris, Minard, 1992) qui, p. 138, corrige ainsi les propos de Van Santen : « Sans doute serait-il plus exact de parler d'un double rôle assumé par le démon, d'une double fonction : il y aurait l'initiateur, chargé de pourvoir l'« expérience » que requerrait la mission du héros : expérimenter la condition de l'homme pécheur [...] ; et d'autre part, le tentateur proprement dit [...] ».

⁴ Ces expressions sont sans doute un écho des versets d'*Isaïe*, lesquels, en XIV, 12-15, affirment que Satan a été renversé : « Comment es-tu tombé du ciel, étoile du matin, fils de l'aurore ? ». Souvenons-nous encore de ces paroles du Christ rapportées par *Luc*, en X, 18 : « Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair ! ».

⁵ L'Enfer sera un thème beaucoup plus obsédant dans le deuxième roman de Bernanos. Remarquons toutefois comment se transforme le paysage que Donissan traverse pour aller rencontrer le maquignon : ce paysage est ainsi une « muette étendue plate » (I, 155) ou encore jouit d'un silence surnaturel « profond » et « épais », qui n'est plus « traversé d'aucun bruit » (163). Sur cette question, voir Bernard Vernières, *op. cit.*³, p. 129.

⁶ Nous renvoyons à l'ouvrage de Max Milner, *Georges Bernanos* (Paris, Librairie Séguier, 1989), p. 87.

⁷ Cf. *Apocalypse*, VI, 7 : « Lorsqu'il ouvrit le quatrième sceau [...] voici qu'apparut à mes yeux un cheval verdâtre ; celui qui le montait, on le nomme : la Mort ; et l'Hadès le suivait. ».

⁸ Peut-être doit-on ici évoquer ces vieilles enluminures qui présentaient l'Enfer comme un monstre dévorant (voir *La Beauté du diable* de Roland Villeneuve [Paris, Bordas et Fils, 1994], p. 25). Souvenons-nous également des paroles de Pierre dans sa Première Épître, en V, 8 : « Soyez sobres, veillez. Votre partie adverse, le Diable, comme un lion rugissant, rôde, cherchant qui dévorer. ».

⁹ On peut se souvenir du *Diable amoureux* de Cazotte, ou encore des créatures sataniques de Barbey, lesquelles jamais n'expriment mieux leur part d'ombre, leur mensonge, qu'en parlant, qu'en envoûtant ceux qui les écoutent. On peut également se rappeler les nombreux exemples d'un diable causeur tels que *La Légende dorée* de Voragine nous les rapporte.

¹⁰ Afin de ne point allonger notre propos par une analyse désormais classique et que nous ne ferions ici que répéter, nous renvoyons le lecteur curieux de ce problème à l'ouvrage de J.P. Van Santen, *op. cit.*², p. 80.

¹¹ Henri Crouzel nous apporte cette précision utile à propos du terme « *Lucifer* » en écrivant que : « *Rufin*, traducteur latin du Traité des Principes rend ce mot [Εωσφοροζ « porte aurore », *Vénus*] par *Lucifer*, porte-lumière, terme qui dans la tradition chrétienne présente ce paradoxe de désigner à la fois le diable et le Christ, ce dernier par exemple dans l'Exultet du samedi saint. » [Henri Crouzel, « Le démoniaque dans l'œuvre d'Origène », *Figures du démoniaque hier et aujourd'hui* (Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, n° 55, 1992), p. 36]. pp. 31-61.

¹² Charles Péguy, *Oeuvres poétiques complètes* (Paris, Gallimard, « Biblio. La Pléiade », 1984), pp. 427 et 428.

¹³ Par exemple, Paul évoque, dans sa *Deuxième Épître aux Thessaloniens*, du « mystère de l'impiété [qui] est à l'œuvre » (II, 7).

¹⁴ Léon Bloy, *Le Révéléateur du Globe* de Bloy in *Oeuvres de Léon Bloy*, t. I (Paris, Mercure de France, 1964), p. 36.

¹⁵ Ainsi est-il accordé à Donissan de pouvoir contempler l'inimaginable souffrance de Satan (cf. I, p. 179).

¹⁶ La phrase complète de laquelle est tiré notre deuxième exemple est « rien ne saurait [lui] être comparé, sinon l'atroce ironie, un cruel rire » (I, 257). Nous avons parlé de « définition par défaut » et d'« apophatisme », lequel paraît être une catégorie héritée d'une très ancienne tradition patristique. Rappelons que Monique Gosselin a longuement traité de cette question dans sa thèse, *L'Écriture du Surnaturel dans l'Oeuvre romanesque de Bernanos* (Paris, Champion, tomes I et II, 1977).